REVUE DE PRESSE
MANGE TES MORTS de Jean-Charles HUE
CANNES 2014

Sommaire

Presse Nationale

p. 3 - 22

Presse étrangère

p. 23 - 26

Radio

France Inter, Christine Masson, interview équipe, 24 mai 2014, 32’ - 37’

Télévision

Arte, interview Olivier Père, 20 mai 2014

Arte Belgique, Cinquante degrés Nord, 23 mai 2014

Presse Internet

p. 27 - 40

Brèves

p. 41

Le Monde

Laurent Carpentier
20 mai 2014

Cannes 2014: La revanche des «voleurs de poules»

Dans la famille Dorkel, il y a Violette, la mère, et ses fils, Frédéric – la star qui traversait l'écran de La BM du Seigneur en 2011, et aujourd'hui de Mange tes morts –, Jo et Maurice. Et Sandra. Dans la vraie vie, c'était Maurice qui conduisait la BM. Mais voilà, pour le tournage, il était en prison… Et puis il y a le frère de Violette, Joseph, 57 ans, une gueule de dur, tatoué comme il faut. « On était vingt-trois frères et surs, il en reste neuf de vivants. » Joseph, c'est le père du blondinet, Moïse, qui voulait partir à l'armée mais qui est devenu père, et à 20 ans attend un deuxième enfant. Vous vous perdez ? C'est pourtant simple. Les Dorkel, cette famille de voyageurs, comme ils se définissent (« Pour les autres on reste les voleurs de poules »), qui descend à Cannes pour défendre « son » film, est une saga in vivo qui se nourrit de ses ramifications. Autant dire un cauchemar pour la production. Pas question de descendre sans les femmes, les enfants. Kiki le pasteur a tout de suite donné le ton dans la voiture l'autre jour en arrivant à Beauvais : « Dis Jean-Charles, a-t-il dit au réalisateur, tu sais que sans moi il n'y aurait pas eu le film. Comment ça se fait que Joseph il descend à Cannes et pas moi ? » Quand il dit « moi », il veut dire lui, sa femme, ses enfants. Six pièces dans une villa cannoise. La Pastorale : le nom sonne comme un signe. « Villa classée, ferronnerie d'époque, marbre de carrare, boiserie exotique, vaste jardin, vue sur la mer », dit l'annonce immobilière. Six pièces ? Pas assez. Des matelas par terre. La dure, les Voyageurs, ils connaissent. Ils s'entasseront. Cela ne leur fait pas peur. Mais rater ça ?

Pour l'instant, ils sont tous là agglutinés autour de la table dans la cabanotte carrelée avec un écran télé grand comme une gueule de monstre qui parle dans le vide. Dehors il pleut. Beauvais. Plus exactement Abbecourt, où, sous la ligne à haute tension, ces gens du voyage ont établi un campement qu'ils aimeraient durable. Mais qu'est-ce qui est durable sur cette terre ? « Quand la mairie a mis le tout à l'égout, ils ont branché tout le monde sauf moi, maugrée Joseph. On fait un feu dans le jardin, ils nous envoient les flics. » L'exclusion en héritage, mais aussi en revendication identitaire.

Tous là ? Enfin non, Fred, sa femme, ses enfants, Jason, sont en bas, dans l'autre cabanon, chez lui, de l'autre côté de la grande limousine rose, du camion à ferraille et d'une caravane. Il y a de l'électricité dans l'air. Fred aussi a fait du chtar, du chtiliben, de la taule quoi. La marave, ils connaissent. Entre Fred et Joseph, une jalousie qui veille. Forcément, à vivre toujours ensemble ! D'autant que le tribunal a ordonné la démolition du cabanon de Fred.

La venue du réalisateur est l'occasion de quelques arbitrages. L'homme par qui la réalité du cinéma est entrée dans leurs vies de fiction. Jean-Charles Hue a un oncle qui s'appelle Dorkel. Pas les mêmes. Mais c'est comme ça qu'il a pris contact avec eux un soir sur les bords d'une voie express qui l'emmenait à Cergy, où il étudiait aux Beaux-Arts.

Jean-Charles a filmé à Tijuana, dans des coins dangereux du monde. Il aime cette adrénaline, cette vérité des corps et de la violence, des sentiments entiers, cet anarchisme qui n'est pas de posture. Il a épousé cette famille. Toutes ces histoires qu'il raconte dans son film, il les a lui-même vécues dans sa chair, course-poursuite comprise. Oubliez le folklore gitan, le feu de camp et la danseuse pour comédie musicale. Ceux-là ne sont pas de pacotille, taillés dans la tourbe des bords d'autoroute et des laissés-pour-compte. Ni romanichels, ni gitans, ni tsiganes, ils sont yéniches. Blonds aux yeux bleus, peuple nomade sur l'origine duquel on se perd en conjectures.

Les plus jeunes ont des rêves de gloire. La Croisette, ce sera Liz Taylor, Brigitte Bardot, Grace Kelly, George Clooney… et les Dorkel. Ils sont joyeux de voir le monde pour une fois leur sourire. La grande virée. « Sans alcool, hein les gars, on va bien se tenir – Mais il doit y avoir des belles femmes là-bas. » Grande claque dans le dos. Timidité et témérité mélangées. Et une culture populaire enrichie à la télévision : Johnny Hallyday, Jamel et Franck Dubosc. Le cinéma ? Ils se regardent dubitatifs. Mickaël – tête de mort sur le bras, scorpion sur le torse – a vu Noé, de Darren Aronofsky : « Vachement bien fait. »

A leurs yeux, Jean-Charles Hue occupe une place messianique – fatalement inconfortable. On lui prête beaucoup. On se méfie du monde autour. Mais le quadra qui s'est fait tatouer une BM a de quoi être fier.

Derrière les forfanteries et les règlements de comptes, l'onde du cinéma irrigue les pupilles yéniches d'un espoir nouveau. « Maintenant, quand je regarde la télé, je vois comment ils font, s'enthousiasme le jeune Jason, la bouche emplie du goût de la vie. Tous les petits trucs qui se passent derrière, comment ça marche… Je sais. J'ai appris… » Après La BM du Seigneur, à la piscine de Beauvais, même les maîtres-nageurs lui demandaient des autographes. Pour un voleur de poules, c'est plus qu'une revanche : une porte sur le paradis.

Le Monde

Jacques Mandelbaum
20 mai 2014

« Mange tes morts » : entre la voie de la raison et une vie de risques, Fred pétarade rageusement

Quinzaine des réalisateurs

C'est l'un des titres de cette Quinzaine qui restera durablement gravé dans la mémoire des spectateurs. Déjà, en 2011, le premier long-métrage de fiction de Jean-Charles Hue, *La BM du Seigneur*, fut un sacré choc. L'histoire de Fred, 120 kg à vue de nez sur la balance, membre de la communauté fière et batailleuse des Yéniches (fief nordiste, origine mystérieuse, apparentés aux gens du voyage), hésitant entre la lumière évangélique et le cambriolage nocturne. Une puissante cylindrée de marque allemande le narguant depuis le jardin d'un notable sera cause, in fine, de la chute terrestre de Fred (que du lourd, mais avec la grâce), et de sa mise au trou.

Jean-Charles Hue a commencé à fréquenter cette communauté de longue date comme vidéaste et plasticien. Son passage à la fiction se fait donc sur une base de partage avec ses modèles, dans un mélange proprement sidérant entre la chronique documentaire et le bon vieux film noir.

Mange tes morts reste fidèle à la méthode, et reprend même le canevas du précédent pour se lancer. On va dire, allez, que quinze ans ont passé, que dans l›ellipse Fred a purgé sa peine, et que le film commence quand il sort de prison. Cette sortie, Jean-Charles Hue ne la montre pas, comme il eût été attendu. A la place, il filme en une succession de travellings pétaradants deux jeunes à moto filant dans les champs, chassant le lapin. Au guidon, Moïse, le sin de Fred, à l'arrière, carabine à la main, le jeune Jason, demi-frère de Fred. Une façon d'introduire d'emblée l'enjeu du film, qui verra Jason devoir choisi, à la veille de son baptême évangélique, entre la voie de la raison incarnée par son cousin et ange gardien Moïse, et celle du grand défi incarné par l'ange noir, Fred.

Façon rodéo

Quelques plans plus loin, Fred déboule dans le campement façon rodéo, désertant dans un nuage de poussière la voiture qu'il conduit pour apparaître, au raccord suivant, dans le dos de ses frères. Trois enseignements dans cette coupe entre deux plans. Fred est un as du volant. Son apparition tient de la théophanie. Et non, comme le lui fait remarquer l'oncle furibard («*T'es toujours pas oxygéné du cerveau*»), il n'a pas changé. Il serait même plus énervé qu'avant, plus avide de barbaque grillée et de bières sifflées au litre, plus assoiffé de virées nocturnes et viriles, plus impatient d'en découdre avec la vie. En un mot, après quinze ans de retenue, le monstre est lâché. Entre ce frère revenu telle la fatalité déchaînée mais flamboyante du destin gitan et le cousin Moïse en dieu lare protecteur, le jeune Jason devra se déterminer.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Fred les aura fait monter dans la bagnole, avec Mickaël, le troisième frère au scorpion tatoué, qui voit le retour furieux de l'aîné d'un oeil suspicieux. Personne, cela dit, ne refuse la virée qu'il propose. Il est vrai qu'au programme il s'agit tout au plus de retrouver un troquet où les frites étaient croustillantes il y a quinze ans. Le troquet c'est Godot. On n'en verra jamais la couleur. En revanche, celle de la BM chouravée il y a quinze ans à un médecin et soigneusement planquée, si. Avec un moteur d'Alpina qui rugit de plaisir et des yeux pleins le coffre, histoire de rappeler que cette bagnole a quelque chose d'une tombe et que dedans l'oeil regarde encore Caïn.

La suite est une course aveugle dans la nuit, un rendez-vous avec le destin, un de rage jeté voluptueusement à la face du ciel. Tout cela filmé à fond la caisse et au ras du bitume, au plus près des personnages, en plans-séquences, le regard parfois chaviré vers l'insondable obscurité du ciel. Une histoire d'hommes et d'accomplissement, de défi et de courage, de fureur et de stupidité. Une histoire, aussi bien, de fidélité à ce que l'on est, à une vie de risques et de mouvement, quoi qu'il en coûte, quoi qu'on en pense. C'est toute la beauté du film : montrer le prix de la liberté.

Libération

Bruno Icher
19 mai 2014

«Mange tes morts» : gitans sans filtre

VROUM Jean-Charles Hue poursuit dans son univers noir et musclé avec sa famille d'adoption, les Yéniches.

L'entreprise était méchamment casse-gueule de passer du quasi-documentaire de *la BM du Seigneur*, sorti il y a trois ans, à une fiction réunissant les mêmes acteurs non professionnels mais puisant ses sources dans le western et le film noir. Jean-Charles Hue ne s'en était pas ému outre mesure puisque Mange tes morts était le premier scénario qu'il aurait voulu convertir en long métrage. Et c'est peut-être mieux comme cela, tant le metteur en scène a ainsi pu prendre une salutaire distance avec ses acteurs qui se trouvent être également des membres de sa famille d'adoption. Au passage, le cinéaste s'est affirmé, construisant ici une poésie sauvage qu'il ne doit qu'à lui-même.
L'épisode qui forme la trame du film est, dans ses grandes lignes, un moment vécu, entre adrénaline à pleins tuyaux et trip survolté, quand le jeune cinéaste roulait sa bosse avec ses cousins yéniches. Il avait fait leur connaissance grâce à un oncle baroudeur qui, par un heureux hasard, s'était découvert des ancêtres communs avec la famille Dorkel, des durs à cuire

de cette communauté gitane du nord de l'Europe. Coup de foudre de Hue qui se faufile chez les Dorkel avant que ceux-ci ne l'adoptent pour de bon, devenant par la suite les personnages magnifiques de ses films. Et la folle virée nocturne qui, ici, tient lieu de ligne narrative, a des allures de passage initiatique musclé et tendu.

Mange tes morts est le récit d'un larcin qui tourne mal, impliquant quatre hommes de la même famille : deux frères, que la prison a séparés pendant quinze ans, et deux cousins, dont un est à la veille de son baptême religieux. L'équipée qui traverse la campagne toute une nuit au volant d'une bagnole surpuissante constitue la mince frontière séparant deux visions diamétralement opposées de ce que sera, au petit matin, la vie de ce tout jeune homme. Celle, pieuse et résignée, d'exclu d'une société qui, de toute manière, ne voudra jamais de lui. Ou celle, irréductible et sauvage, d'un homme libre. Dans le contexte, une expression à ne jamais prendre à la légère.

Télérama

Jérémie Couston
20 mai 2014

A Cannes, chez les Dorkel, Gitans modèles

Festival de Cannes 2014 | Dimanche 18 mai 2014, La Californie. A la veille de la projection, les protagonistes de “Mange tes morts”, le film choc de Jean-Charles Hue, s'apprêtent à faire la fête. Petite virée à la Pastorale, villa chic plantée sur les hauteurs cannoises.

Depuis la Croisette, il faut marcher une bonne vingtaine de minutes pour rallier La Pastorale, la villa où sont logés les acteurs de Mange tes morts, de Jean-Charles Hue, présenté à la Quinzaine des réalisateurs. Une virée nocturne en forme de rituel initiatique en compagnie de

quatre gitans partis « chouraver » une cargaison de cuivre. Un furieux mélange de polar, de road movie et de western porté par de vraies fulgurances esthétiques et des acteurs en transe. Après avoir passé l'après-midi à enchaîner les interviews chronométrées dans le luxe aseptisé d'un palace ou dans le tumulte préfabriqué d'une plage privée, ce dernier rendez-vous s'annonce plus folklorique.

Car ces acteurs n'en sont pas vraiment. Il s'agit de la famille Dorkel, des Yéniches du nord de la France, issue de la communauté des gens du voyage, qui jouent tous leur propre rôle. « Cette virée en bagnole a vraiment eu lieu, j'y ai participé, avoue Jean-Charles Hue, mais on s'en fiche de savoir s'il s'agit d'un documentaire ou d'une fiction. Le plus important, c'est d'être crédible, que les situations soient cohérentes psychologiquement et que les cascades ne leur fassent pas honte, eux qui sont nés avec un volant entre les mains. »

Quand on arrive devant la villa, sise au pied de la très chic colline de La Californie, le Beverly Hills cannois, aucune caravane en vue mais une vieille limousine rose bonbon de sept bons mètres de long, avec l'antenne boomerang sur le coffre et les vitres fumées. Pas flambant neuve mais d'une classe folle. Les Dorkel ont donc de l'humour et le sens du spectacle. Jason et Mickaël, deux jeunes acteurs du film, sortent au même moment pour décharger leurs affaires. Ils sont venus à onze : de l'arrière-grand-père à l'arrière-petit-fils, de 18 mois à 57 ans, tous entassés dans la Lincoln Viking. Deux jours de voyage depuis leur terrain vague de Beauvais. Mille bornes, sans compter les trois cents kilomètres de détour (« le GPS a déconné »), et des hectolitres d'essence plus tard, les voilà sur la Côte d'Azur.

Dans la villa, c'est l'effervescence. Des enfants, pieds nus, courent dans tous les sens. Le réalisateur et sa famille sont là, mais eux ont pris l'avion. L'équipe du film arrive en même temps que nous et embrasse chaleureusement les Gitans, avec qui ils ont vécu pendant des semaines. Une ado en minishort et débardeur rose fluo, télécommande dans une main, goûte aux joies d'un fauteuil massant, installé au pied d'un imposant escalier en marbre, la matière préférée de la maîtresse de maison. La décoration hésite entre kitsch et aristo fin de race. Des dizaines de peintures à l'huile plus très fraîches recouvrent le moindre centimètre carré de tapisserie. Une armoire en bois sculpté de trois mètres sur trois encombre le vestibule. Louée pour une semaine (4 500 euros, soit le prix d'une chambre double dans un trois étoiles du centre-ville) cette vieille bâtisse carrée a indéniablement un passé glorieux.

Saisissant contraste de voir évoluer dans des lieux si opulents une ribambelle de Gitans qui ont grandi dans l'exiguïté de leurs caravanes. Ils semblent pourtant à l'aise, tous ces colosses recouverts de tatouages artisanaux – réalisés au charbon et au schnaps, avis aux amateurs. Fred, le héros du film, cent cinquante kilos au bas mot, des tâches de rousseur et une petite croix tatouée sur le sternum, a tombé la chemise pour s'éponger avec une serviette : « On vient du Nord, donc, dès qu'on se met au soleil, on chauffe et on devient tout rouge ».Le film raconte son histoire, celle d'un Gitan qui a passé quinze ans au « chtar » (prison) et devient, en sortant, une menace pour une communauté soudée par l'évangélisme et redoublant d'efforts pour s'intégrer. « Lorsque j'ai débarqué dans le monde des voyageurs, raconte Jean-Charles Hue, il était clair que chacun d'entre eux devait choisir entre les dieux de la guerre et le Christ ressuscité. Beaucoup de jeunes se sentaient obligés de faire leurs preuves en allant voler ou en bravant les chmidts [la police]. Après quelques années de prison, certains se tournent vers la religion. » Originaires du centre de l'Europe, contrairement aux Tziganes venus d'Inde, les Yéniches sont réputés (et craints) pour leur force physique et leur résistance à la douleur. Notre main droite, broyée par la paluche de Joseph, le patriarche, ne dira pas le contraire.

Sur la terrasse surplombant un jardin en pente envahi de pins centenaires, de palmiers, de buis, de citronniers, Jean-Charles Hue et ses amis partagent des bières et des cigares. Depuis 2003, cet élégant et élancé quadra réalise des films sur la famille Dorkel. Il a fait leur rencontre au milieu des années 90, au moment où il reprenait des études de cinéma à l'école d'art de Cergy-Pontoise, après une première vie comme styliste de mode.
Au fil des séjours, le « gadjo » (étranger) s'intègre à sa famille d'accueil. Et commence à filmer leur vie quotidienne. Il en tire d'abord des courts métrages expérimentaux, qui tournent dans des galeries, puis un premier long métrage, La BM du Seigneur, sorti en 2010. On s'en doute un peu, le tournage de Mange tes morts n'a pas été de tout repos, entre bagarres et courses-poursuites. Les Dorkel ne sont pas des acteurs dociles. Et encore moins avec un coup dans le nez. « Le film a bien failli s'arrêter plusieurs fois. Avant chaque scène, je leur expliquais qui devait prendre la parole, qui devait être en retrait et je leur lisais les répliques, qu'ils réinventaient le plus souvent. Ce qui m'intéresse, c'est que la fiction et la réalité se mélangent, comme dans les premières photos de Larry Clark ou dans son premier film, Kids. »

Pendant que tous les Dorkel demandent au photographe qui nous accompagne de leur tirer le portrait, lequel s'exécute avec zèle, dans le jardin, on négocie dur. Thierry Lounas, le producteur, aimerait organiser la traditionnelle fête du film qui suit la projection dans cette superbe maison. Face à lui, une retraitée cannoise bon chic bon genre et légèrement effrayée de voir sa propriété envahie par cette bande d'acteurs patibulaires, mais presque. Les toilettes, bouchées en une demi-journée, et le gros barbecue en fonte, qui a fait le voyage dans le coffre de la limousine et trône à l'entrée, ne plaident pas en leur faveur, au moins en apparence. Une nouvelle fois, les Gitans seront mis à l'épreuve. Ils sont habitués et prêts à tout. Se plier au protocole du Festival de Cannes, répondre aux questions des journalistes, ne pas retourner la maison qu'on leur a loué. Depuis qu'ils sont passés devant la caméra de Jean-Charles Hue, ils peuvent jouer tous les rôles.

Le Journal du Dimanche

Alexis Campion
20 mai 2014

A Cannes, les gitans chaud devant

QUINZAINE DES REALISATEURS - Présenté en Quinzaine, le film ébouriffant de Jean-Charles Hue, Mange tes morts, chronique avec brio et poésie le braquage cinglé d'un petit gang gitan.

Depuis près de vingt ans déjà, Jean-Charles Hue, fils de petits commerçants banlieusards et ancien de l'école d'Arts de Cergy-Pontoise, fréquente assidûment la famille Dorkel. Ce sont des Yéniches, ces gitans d'Europe du Nord qui vivent en caravane sur des terrains vagues de la banlieue parisienne ou du nord de la France, et pour lesquels il a eu le coup de foudre. Cette famille, qu'il considère comme son gang d'adoption, lui avait déjà inspiré La BM du Seigneur, un docu-fiction d'exception, sorti en 2010, dans lequel il nous faisait entrer sans ménagement dans le monde marginal de ces nomades clairs de peau, membres très engagés de l'église évangélique.

Dialogues azimutés

Avec Mange tes morts, un projet qui le taraude depuis près de dix ans et qui s'inspire d'une folle nuit à laquelle il avait lui-même participé, Hue revendique cette fois une fiction qui emprunte aux codes de la communauté yéniche tout en suivant une trame digne d'un grand film d'action populaire. Le résultat, détonnant et résolument dépaysant, est une plongée magnétique et unique en son genre qui, de bout en bout, fascine et malmène le spectateur. Car si le film apparaît très bien construit du point de vue image et scénario, il est aussi totalement brut et déboussolant avec ses dialogues azimutés, dont on ne comprend pas tout à cause de l'accent, du rythme et des nombreux mots relevant d'un vocabulaire propre à la communauté. N'empêche, à force de manger ses mots, ce film à sensation a ceci de rare, d'étourdissant et de stimulant qu'il nous met en éveil tout en nous égarant.

Humour, tendresse, action

Les personnages principaux sont trois frères, le jeune Jason, tout juste majeur qui se prépare pour son baptême au moment où Fred, son aîné, sort de taule. Ce dernier, incontrôlable, a un

compte avec la société qui l'a privé de liberté et cela inquiète beaucoup ses proches, notamment Violette, la maman du clan. Qu'importe, le trio savoure ses retrouvailles et, déjà, ourdit un bon coup. Ce sera une cargaison de cuivre…

Le temps d'une nuit, leur folle équipée sera semée de savoureux moments d'humour, de tendresse, mais surtout de déroute et d'action qui confinent au vertige. Il faut dire que les personnages, merveilleusement interprétés par les membres de la famille Dorkel eux-mêmes, sont ici tous dingues de bagnole puissantes, de vitesse. Pour ce film qu'il rumine depuis plus de dix ans, Jean-Charles Hue dit avoir beaucoup pensé à Jean Rouch (Les Maîtres fous), ainsi qu'à Bruegel. Il n'est pas interdit non plus de penser à Jean Genet, ne serait-ce que pour le titre, Mange tes morts, qui est en fait une insulte suprême dans le glossaire yéniche. Quoiqu'il en soit, de par son geste radical, quelque part aux confins de l'ethnologie, de la poésie brute de décoffrage et du film d'action, voilà un beau film sauvage qui décoiffe, qui décrasse, et qui fera certainement parler de lui. Chaud devant !

Mange tes morts **

LE MONDE À L'ÉCRAN
TROIS COULEURS
BETA

Michael Mélinard
21 mai 2014

Interview Cannes: « Mange tes morts », Quinzaine des réalisateurs

Mange tes morts est le récit de la traversée d'une nuit de feu pour Fred Dorkel, tout juste sorti de 15 ans de prison et qui retrouve ses frères et sa voiture. Après La BM du Seigneur, filmé de jour et au grand air, Jean-Charles Hue fait le pari de la nuit et du huis clos. Le film, servi par quatre acteurs non-professionnels incandescents, impose sa beauté triviale et surnaturelle.

**Après La BM du Seigneur, vous filmez de nouveau la famille Dorkel.
Il fallait y revenir ?**

J'avais depuis longtemps en tête l'histoire que raconte Mange tes morts. En fait, cette nuit en voiture je l'ai vécue avec Fred il y a dix ans, bien avant de tourner La BM du Seigneur. Quand c'est arrivé, j'étais le novice de l'affaire, j'étais à la place qu'occupe Jason dans le film. Nous avons vécu les étapes de la nuit de Mange tes morts : les coups de feu, la poursuite avec les motards, les yeux en verre trouvés dans le coffre. La chose que j'ai ajoutée au scénario c'est la volonté de Jason de devenir chrétien.

Comme dans La BM du Seigneur, la question religieuse est très présente…

J'aime beaucoup les récits de rédemption, je pense à *Bad Lieutenant* de Ferrara, à *Taxi Driver*, à *La Prisonnière du désert* de John Ford. Il y a toujours dans ces films un moment de lumière, une sorte d'illumination. J'ai toujours cherché à construire des personnages qui vont se modifier pour de bonnes raisons, à travers des épreuves. Je me souviens que petit j'étais interloqué par des scènes paysannes dans les tableaux de Bruegel où on découvre en y regardant bien des éléments célestes.

Comment Fred Dorkel a-t-il accepté de se glisser dans la peau d'un ex-taulard ?

Sans problème. D'abord parce qu'il a vécu des choses similaires : il a été chouraveur, il a fait de la prison. Ensuite, je lui ai demandé de jouer le rôle d'une personne qu'il admire beaucoup : son oncle Pierrot, à qui est dédié le film et qui a réellement fait 15 ans de prison. Se mettre dans la peau de Pierrot c'était témoigner pour quelqu'un qu'il aime beaucoup.

Comment avez-vous dirigé les quatre héros du film, tous non-professionnels ?

Il y a une partie du travail qui est classique : on lit le texte du scénario ensemble et, avant chaque scène, on reprend le script pour qu'ils aient bien la scène en tête. Par contre, ils n'avaient jamais appris le texte à l'avance. Ils devaient s'en tenir à la narration, la scène a un début et une fin, ils devaient respecter ça. Après, ils étaient libres de changer certaines phrases, Fred me prévenait souvent qu'il allait s'arranger avec le texte. Pour son monologue face aux schmitts, ça a été compliqué. On a beaucoup échangé autour de ce qu'il dirait, on a mis les phrases au point ensemble. Il fallait que ça parle du monde voyageur, de ses ancêtres, de sa vie. Et que ce soit un message adressé aux gadjos. Avec les quatre acteurs, mon boulot ça a été de fabriquer un contexte qui leur a permis de croire que c'était « pour de vrai ». J'essaye en permanence d'insuffler de l'énergie à l'équipe. J'imagine que c'est comme ça que travaillait Cassavetes : en mettant de la vie partout, y compris dans les prises, réussir à ce que tout participe à une aventure humaine davantage que professionnelle.

Vous parlez d'une véritable expérience de vie. Le tournage a-t-il été difficile ?

Oui. L'ingé son a même failli y laisser la peau ! Il y a eu des bagarres, un accident de voiture, des malentendus avec les schmitts. La scène de baston a été tournée entre fiction et réalité… Fred avait réellement le poing en sang, c'était de la folie. D'autre part, j'ai été assez désolé de voir qu'un tournage provoque des réactions haineuses plutôt que de la curiosité. Il me semble que la caméra devient un objet de convoitise, tout le monde cherche son quart d'heure de célébrité. C'est « je suis dans ton film ou je le pourris ».

Vous faisiez beaucoup de prises ?

Non, pas tellement. Sauf pour ce fameux monologue, où on en a fait 17 ou 18. Il fallait que Fred cherche l'intensité, qu'il entre dans une autre réalité. On dirait qu'il arrive au paradis et qu'il entame une sorte de confession.

Vous avez tourné dans l'ordre ?

Oui pratiquement. En tout cas, toutes les scènes de la nuit ont été tournées dans l'ordre. C'était important pour moi. Je voulais que le personnage de Jason gagne de l'expérience au fur et à mesure du tournage, qui était son baptême du feu. À la fin du film, il a réellement changé. Il fallait que la caméra puisse capter cette évolution.

Comment avez-vous choisi Jason ?

En vrai, Jason n'est pas le frère mais le fils de Fred. Je savais qu'il éprouvait des choses très fortes vis-à-vis de lui, un manque particulier dans sa relation au père puisque Fred a passé pas mal de temps en prison. J'ai essayé d'utiliser ça dans le film, je savais que les mettre en contact allait dépasser le cadre du tournage. Je voyais Jason quelque part entre le Bardamu de Céline et le Candide de Voltaire. Ce personnage un peu novice permet au spectateur d'entrer dans le film.

Il y a un défi technique à tourner presque entièrement dans une voiture…

Complètement. Joe, le chef op, a été formidable, c'était son premier long métrage. C'était un pari un peu insensé dès le départ. Tout le monde me disait que c'était très dur de ne pas s'ennuyer dans une bagnole. Joe a un physique de jongleur, il a pu se glisser près de la boîte de vitesse comme un moineau et filmer Fred comme ça, recroquevillé dans la voiture. Parfois il était allongé sur la plage arrière et tenait la caméra au bout d'une sorte de perche en alu qui lui permettait de faire ses mouvements… il a fait Louis Lumière mais son école c'est la débrouille. Moi j'étais dans une deuxième voiture, avec le combo et le son. Je me fie beaucoup au son pour savoir si une scène fonctionne ou pas.

Diriez-vous que le film tend vers la fiction, davantage que La BM du Seigneur ?

C'est vrai que la distinction fiction/documentaire m'est assez étrangère. Dans La BM du Seigneur, je racontais une histoire même si les intrusions du réel étaient nombreuses. Au montage, j'ai inclus une demi-heure de plans documentaires. Même si, bien sûr, je dirigeais le réel mais ça c'est la règle depuis Nanouk l'esquimau. Dans Mange tes morts, aucun plan ne relève du documentaire même si on a tourné des choses du quotidien. Notre présence sur les lieux relevait essentiellement de la fiction. Je me souviens de Larry Clark qui disait que pour Tulsa il avait fait des photos documentaires en essayant d'y instiller de la fiction et que pour Kids il avait fait exactement l'inverse. J'ai l'impression d'avoir suivi un peu le même itinéraire.

Le Canard enchaîné
Journal satirique paraissant le mercredi

David Fontaine
21 mai 2014

Des gitans cannois d'honneur

WOZNIAK

Des Gitans cannois d'honneur

ILS sont descendus à 18 au Festival de Cannes, à bord de trois limousines, dont l'une, rose et blanche, barre l'entrée de la belle villa Art déco où ils crèchent avec femmes et enfants, sur les contreforts de la Californie, la colline qui domine Cannes.

Ils sont les héros d'un film hors du commun, « Mange tes morts », une manière de thriller gitan très noir sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs et signé par Jean-Charles Hue, qui avait déjà tourné avec eux « La BM du Seigneur » (2011).

Eux, c'est la famille Dorkel, des Yéniches venus d'Allemagne, craints par les autres Gitans. *« C'est qu'on est impulsifs, on sort vite la serpette ! »* explique en souriant Joseph, l'un des patriarches, qui joue dans le film. Il ne fait pas mystère des vingt-deux ans qu'il a passés à l'ombre : *« J'ai vu construire Fleury-Mérogis quand j'y étais, et j'ai été en QHS avec Mesrine… »*

Sa première peine, il l'a purgée à 13 ans et demi : *« J'avais volé un camion frigorifique, et distribué la viande à toute la communauté. »* Un exploit évoqué dans le film, et qui lui a valu une première incarcération fatale : *« La prison, c'est pire que l'école du crime, c'est la maison du diable ! »* Inspiré des hauts faits des anciens chouraveurs (voleurs) contre les schmitts (flics) et joué par les plus jeunes, le film retrace une nuit d'errance en BMW Alpina sur les routes de l'Oise, en quête d'un camion de cuivre stocké dans une casse.

"La maison du diable"

Sous la houlette de Fred, un géant généreux et menaçant tout juste sorti du chtar (prison), dans le film, et qui crève l'écran. Mais qui, pour l'heure, à Cannes, descend les Heineken plus vite que son ombre sous le soleil qui rôtit vite. *« Une caisse de 24 bières pour un homme, c'est rien ! »*

Et cette forte carrure, qui interpelle ses prals (frères), lance des *« ma couille ! »* authentiques et jure *« sur la tombe de* [s]*on père »*, enchaîne par une pensée pour son oncle, qui a inspiré une belle scène du film et vient de prendre 7 ans de taule pour des ennuis avec la schmitterie.

« Il est détenu à la Bonne-Nouvelle, à Rouen, précise Joseph, en connaisseur. *C'est comme la Santé, à Paris : c'est étonnant que les prisons aient des noms heureux comme ça… »*

Ce film chargé à bloc est en tout cas une vraie bonne nouvelle pour un cinéma français parfois à court d'idées.

D. F.

Gala

Carlos Gomez
20 mai 2014

Choc culturel de taille hier, en découvrant ce thriller moderne tourné avec des acteurs, issus de la communauté du voyage. Mémorts-ables!

Amateur, vous êtes sûr? On a du mal à le croire. Fred Dorkel, est un acteur un vrai qu'on mettrait volontiers entre James Gandolfini pour l'épaisseur (physique et dramatique) et Robert De Niro pour l'explosivité. Mais que dire de ses cousins, Moïse, Jason, ou Michael? Des bêtes de scène. Au quotidien, ils habitent l'Oise et dorment dans des caravanes. A Cannes, ils sont venus en «BM», leur deuxième maison, afin de répondre aux nombreuses questions que pose le film de Jean-Charles Hue, Mange tes morts. Une expression populaire et triviale pour dire des sentiments peu amènes.

Le film est un polar («une sorte de western» préfère dire le cinéaste, qui s'intéresse depuis dix-

huit ans à cette communauté des gens du voyage. L'histoire? Celle de Fred qui, sorti de tôle après quinze ans, remet ça très vite, pour assurer l'avenir de ses frères et cousins.

Les premiers courts de Jean-Charles Hue, ainsi que son premier long, La BM du Seigneur (pour partie documentaire), leur étaient déjà consacrés. Il y a une capacité à capter l'attention dans sa mise en scène qui décoiffe. Il signe un film rock'n'roll, pied au plancher, comme Fred et sa smala lorsqu'ils font des courses de berlines sur une route de campagne. «Les Yéniches, habitués à aller vite (ils ont dû fuir un certain nombre de fois dans leur vie, ndlr) sont des acteurs instinctifs. Je leur fournis l'intention d'une scène, la trame et ensuite il y a une part d'improvisation. Sans chercher à "faire l'acteur".»

Dorkel père, charismatique, cheveux ras et blancs, tatoué tel un chef indien, loue le travail du réalisateur à sa manière. «Jean-Charles surtout, il nous a jamais obligé à rien. Mais on fait ce qu'il nous demande de faire.» Ainsi soit-il.

THE Hollywood REPORTER

Jordan Mintzer
19 mai 2014

Eat Your Bones (Mange tes morts): Cannes Review

Writer-director Jean-Charles Hue («The Lord's Ride») continues to chronicle the lawless lives of Northern French trailer park folk in this Cannes Directors' Fortnight entry.

CANNES -- Subtitles are required, even for French viewers, in Eat Your Bones (Mange tes morts), a gritty Gallic noir set among the slang-spouting trailer park gypsies of Northern France, whose love of beer, barbecue, crime and God are about the closest thing Europe may have to the gun crazy communities of America's Deep South.

Reminiscent of Bruno Dumont's The Life of Jesus in both its setting and cast of colorful (and colorfully looking) locals, but sticking closer to genre conventions while offering up moments of reckless fun, this third feature from writer-director Jean-Charles Hue (The Lord's Ride) meanders too much in its documentary-style first act before hitting the right stride in its action-packed final stretch. As such, it could find takers mostly in Francophone territories, as well as at offshore fests and with niche distributors, following a premiere in the Directors' Fortnight sidebar in Cannes.

Bringing back the same players -- many of them members of the same family -- featured in 2010's The Lord's Ride, and adapting a similarly freewheeling and improvised approach, Hue nonetheless delivers a more succinct narrative this time around, veering close to film noir traditions as he tracks a band of brothers during one long and dangerous night of delinquency.

Opening scenes, all set in a wasteland of caravans adjoining a highway, introduce us to 18-year-old Jason Dorkel (Jason Francois), first seen wielding a shotgun as he rides a moped with his protective cousin, Moise (Moise Dorkel). About to be baptized by a fellow gypsy-cum-preacher, and already committing petty thefts on the sly, Jason's life is soon upended when his older half-bro, Fred (Fred Dorkel), arrives home after a 15-year prison stint, ready to engage in more mayhem.

It's a rather classic good bro vs. bad bro plot that's been seen in plenty of westerns or suspense flicks, but one that's enhanced by Hue's rough, handheld depictions of his gypsy characters -- many of whom hail from the Yeniche nomadic peoples, whose origins can be traced to Germany and Central Europe. The film's early sections could almost be seen as an exposé on the Dorkel family itself, and while they are sometimes fascinating to watch in a trashy, Harmony

Korine sort of way, those trailer park scenes tend to lag on for too long without adding much to the story.

But once Jason, Fred, Moise and conflicted middle brother, Mickael (Mickael Dorkel) hit the road to heist a truckload of used copper, things pick up considerably as their plans are gradually thwarted by Fred's ineptness and their own constant infighting, leading to a denouement that heads straight into thriller territory. The film's final sequences -- captured by DP Jonathan Ricquebourg in a series of starkly backlit nightscapes -- are marked by a few standout action scenes, including a high-speed road chase that has the fury and energy of the early Mad Max movies.

Working closely with the Dorkel clan to give us an intimate glimpse of their wild lives, Hue coaxes good performances out of his non-actors, even if regular editor Isabelle Proust could have hemmed in a few scenes that outstay their welcome. But the controlled chaos on display offers up several engaging moments, as well as snippets of dark comedy where we watch the brothers take the piss out of each other to no end.

Moody music by Vincent-Marie Bouvot (Angel Dust) is sparingly used, enhancing the tension in certain key sequences.

La Libre BELGIQUE

Alain Lorfèvre
20 mai 2014

Les Dorkels, acteurs itinérants

A Cannes, on a vu les intermittents du spectacle manifester pour les droits. Plus discrètement, la famille Dorkel s'inquiète des siens et de ceux de sa communauté. Ils sont venus à Cannes accompagner «Mange tes morts» de Jean-Charles Hue. Cette suite à son premier film La BM du Seigneur part de la réalité des Yéniches, les gens du voyage, pour évoluer en une fiction métaphorique interrogeant la transmission et l'évolution de la culture gitane.

Jean-Charles Hue a rencontré les Dorkel il y a vingt ans. «Il est arrivé un jour en nous disant qu'il était à la recherche de ses racines», se souvient Fred, comédien dans les deux films. Le grand-père du réalisateur était un nomade sédentarisé. «Moi, les anciens, je ne les connaissais pas. Mais je l'ai emmené chez ma grand-mère.» De cette quête, Hue a trouvé matière à cinéma.

Pour les Dorkel, Cannes est l'opportunité de faire connaître leur communauté méconnue : ni Tziganes, ni Roms, parfois blonds comme les blé, tel Moïse, les Yéniches sont «les gitans des gitans» selon Hue. Joseph, l'avenant oncle de Fred, formule une demande : «ce serait bien si le film ouvrait une fenêtre sur nos problèmes».

En France, ça devient difficile.» Sur les routes, les caravanes sont interdites. De plus en plus

de municipalités refusent aux gens du voyage l'installation. «On nous propose seulement les aires d'autoroute». Fred, lui, avait trouvé la solution, via un maire conciliant : acheter un terrain, où il pourrait installer sa caravane. Las! Les lois municipales interdisent une occupation temporaire de plus de trois mois.

Ils savent que l'Europe vote le 25 mai. Mais sont lucides : «à part deux ou trois élus, on n'intéresse personne». Cannes ne sera pour eux qu'un arrêt encore plus bref. Mais ils espèrent que les projecteurs éteints, on ne les oubliera pas.

CHRONIC'ART

Guillaume Orignac
19 mai 2014

Cannes 2014 (6) : Laisser tomber les filles

Mange tes morts – Jean Charles Hue

Il arrive que le cinéma français poursuive des rêves d'Amérique sans savoir où les trouver, cognant ses ambitions contre des paysages hexagonaux trop étroits pour que puisse circuler un peu de mythologie. Mais à Cannes, tout est possible, avec ses collines et son Sunset boulevard, là où n'importe quel petit film peut prendre la roue du tank d'Expendables 3. L'Amérique, Jean-Charles Hue l'a trouvée, pas très loin, à quelques encablures de la Seine-et-Marne, dans une communauté de gens du voyage (les Yéniches) qu'il fréquente depuis plusieurs années. C'est là qu'il a réalisé ses deux premiers longs-métrages, sur

plusieurs années. C'est là qu'il a réalisé ses deux premiers longs-métrages, sur des terrains en friches constellés de caravanes, dans des paysages péri-urbains rouillés qui ont le goût de l'Amérique rurale et de ses white trash nerveux. Sur ce territoire parfaitement singulier dans le cinéma français, mais très balisé de l'autre côté de l'Atlantique, Hue avait réalisé précédemment un film hésitant, balloté entre ses désirs de fiction et sa fascination documentaire pour les rituels et la langue de ses personnages.

Avec Mange tes morts, le cinéaste fait au contraire le choix de couler tout cet univers de misfits sauvages dans un récit fléché, dont les formes empruntent beaucoup au genre de la teenage rebellion. Du crépuscule à l'aube, un homme tout juste sorti de prison embarque dans une virée sauvage ses deux jeunes frères et leur cousin. Balade rugueuse et sentimentale, le rodéo à voiture se fait initiation et voyage intérieur, où le regard fasciné d'un adolescent pour les traditions marginales de sa communauté se brise sur l'autel de la violence. Sous cet angle, le film reste un peu trop scolaire dans son désir de découper son récit selon des patrons plus illustres, ici les premiers films de Scorsese ou là les Outsiders de Coppola. C'est que Mange tes morts cherche moins la surprise (quand il le fait, c'est d'ailleurs au risque du pittoresque frelaté) qu'une reconnaissance immédiate appuyée sur des clichés d'Amérique. Et, contre toute attente, la greffe transatlantique, généralement vouée à de sanglants échecs, est ici très réussie. C'est que le cinéaste a su habilement trouver du cinéma là où il y en avait, c'est-à-dire dans la communauté qu'il filme, dans ses rites, ses élans et son phrasé. Dans cette double circulation entre ses personnages et son horizon mythologique, où les jeunes Yéniches portent en eux le nécessaire poids des morts pour faire péter les coutures de l'ordinaire, le film trouve ainsi un équilibre suffisamment épatant pour susciter l'enthousiasme.

INDEPENDENCIA

Aleksander Jousselin
25 mai 2014

Le palmarès de la Quinzaine vient d'être dévoilé : Les combattants remporte presque tous les prix, National Gallery et Le procès de Viviane Amsalem aucun. Nous avons défendu les deux derniers, les meilleurs que nous ayons vus à la Quinzaine, et peu aimé le premier. Mange tes morts, le second long-métrage de Jean-Charles Hue après La BM du Seigneur, est également absent du palmarès : il vaut lui aussi la peine d'être défendu.

Cave hominem Ce nouveau film est simple et modeste. Son territoire : un campement de gens du voyage ; son horizon : le cinéma américain. Jason, 18 ans et en attente de son baptême, part avec son frère Fred, tout juste sorti de 15 ans de prison, voler une cargaison de cuivre. Le troisième frère, Mickael, et un cousin plus éloigné partent avec eux. Le baptême du feu précède donc la cérémonie religieuse. Il faut affronter les flammes avant l'eau, les pyromanes avant les pompiers. Donc, affronter les formes de l'Amérique, qui hantent le film, avant le calme d'un lac d'eau douce.

Hue est presque un faiseur. C'est un compliment, si l'on se place du côté américain : « presque », pour rappeler que, s'il faut le défendre, c'est parce qu'il est toujours possible d'aller plus loin, de suivre la route quelque kilomètres encore, plutôt que de s'arrêter en si bon chemin. Le savoir-faire du cinéaste comprend une grande habileté, une vraie agilité. Entre les différents genres que le film aborde, avec modestie mais sans déférence : du western au thriller, en passant par un peu de science-fiction si l'on se souvient du garage où nos héros trouvent leur voiture, qui évoque les habitations de Tatooine dans La guerre des étoiles. Des plaines de Touraine parcourues en plan large et à moto, on passe à une série de courses-poursuites nocturnes.

Mange tes morts est beau dans ses raccords entre les genres, quand on admire le passage tantôt brusque, tantôt doux (un cut ou un coucher de soleil qui fait basculer une séquence vers le thriller) d'un monde à l'autre. Bref, il traverse des frontières, il les survole quand elles ne l'entravent pas, mais ce n'est pas un hasard si un film consacré aux gens du voyage s'attarde autant sur la question : Eugenio me disait déjà, en début de festival, que la frontière était au coeur de Party Girl, qui ouvrait la sélection Un Certain Regard. Un film français, situé à cheval sur la France et l'Allemagne, le jour et la nuit, qui au lieu de célébrer l'effacement des limites géographiques et politiques, les affrontait. Mange tes morts, à son tour, ne célèbre pas un mythe, il se confronte à ce qui constitue la communauté de ces gens qu'on dit « du voyage » : les frontières qui les empêchent de bouger, la vitesse d'une voiture qui fonce pour les transpercer.

Chacun de ces raccords équivaut à la découverte d'une nouvelle manière de faire, d'une autre

façon de vivre. Pour se relancer, le film marche à la colère de ses personnages. Les manifestations de virilité de Fred, le grand frère, contre Mickael qui ne protège pas assez Jason, contre Jason qui sacrifie la témérité au courage. La nervosité du style de Hue, très souple, absorbe et renvoie cette énergie convertie en agressivité. S'il n'étreint pas ses personnages, il ne se laisse pas facilement éloigner par eux. Hue revient vers eux très vite, la caméra ne filme jamais leur voiture de l'extérieur, au pire elle s'aventure sur le rebord d'une vitre, cadrant le rétroviseur comme pour montrer que tout l'attire vers les personnages. Ce gimmick n'a pas la vaine gratuité des plans au cul du camion qu'on voit dans l'affreux De rouille et d'os de Jacques Audiard, film qui célébrait les coups de poing de son protagoniste décérébré. Il annonce la beauté d'une scène d'inflitration, où l'on entre dans un espace plus difficile à pénétrer encore, une casse dans laquelle un chien de garde nous guide.

L'animal est suivi en steadycam, inversant les coordonnées de l'archétype de la scène d'infiltration : jusqu'au bout on suit le chien, jamais anthropomorphisé, parcourant l'espace comme s'il lévitait, avec la grâce du Roxy Miéville d'Adieu au langage ; c'est bien lors d'un pic de tension dramaturgique (les héros touchent au but) que le film s'attarde sur l'animal et qu'il prend le temps d'être le plus beau, qu'il rend le plan à celui qui s'y ancre le plus, qui ne l'abandonne jamais autant qu'il semble le survoler en défiant la pesanteur.

Alexandre Hervaud
20 mai 2014

Cannes 2014 - «Mange tes morts» (et tes saucisses), ingrédient d'une soirée cool

Des gitans, des saucisses, du vin, Abel Ferrara et un excellent film. On n'était pas malheureux, lundi soir.

Au risque de rappeler l'évidence, en matière de soirées à Cannes, l'osmose entre qualité d'un film et qualité de sa fête n'est pas garantie. Il est ainsi fort possible d'atterrir dans la sauterie réussie d'un film raté -au sens «pas vu» comme au sens «mauvais»- car c'était la seule vous étant accessible, mais également fort probable de célébrer un bon film sur une plage sans âme au milieu de crevards assoiffés (comme vous) formant une file d'attente monstrueuse autour de l'open-bar.

Et puis, parfois, les astres s›alignent. Ainsi, hier, quelques heures après avoir découvert l›excellent Mange tes morts de Jean-Charles Hue (La BM du Seigneur) à la Quinzaine des réalisateurs, on s›est retrouvé par un coup de chance -comprendre : grâce à une attachée de presse sympa- à la soirée dudit film, soit un barbecue en petit comité, sans videur ni nœuds pap›, installé dans le jardin d›une maison excentrée. Le tout en présence des comédiens non professionnels issus de la communauté des gens du voyage (et visiblement missionnés par l›équipe de production pour gérer le barbec›) et même d›un certain Abel Ferrara venu goûter de la saucisse et écouter de l'harmonica.

La présence du réalisateur de *Welcome to New York* n'avait rien d'étonnant : *Mange tes morts* est distribué par Capricci Films, la société qui avait sorti fin 2012 l'étrange *4h44*, dernier jour sur terre de Ferrara. Sa venue amicale est juste un de ces petits bonus idéal pour sa la péter illico sur les Internets, mais avec un peu de recul (de notre taux d'alcoolémie), on a carrément préféré papoter avec les membres de la famille Dorkel plutôt que jouer aux groupies du réal de Bad Lieutenant. On a notamment entendu parler d'un projet -bien avancé- de série TV de Jean-Charles Hue avec toute cette fine équipe. C'est peu dire qu'on a hâte que la chose se concrétise. Pour mémoire, Mange tes morts – un polar teigneux principalement tourné de nuit avec une qualité d'image impressionnante évoquant parfois Michael Mann- sortira en France en septembre.

Sidy Sakho
19 mai 2014

Mange tes morts de Jean-Charles Hue : Trois frères

Le deuxième long métrage de fiction de Jean-Charles Hue confirme bien les intuitions soulevées par La BM du Seigneur (2010). Là encore, avec un casting à peu près identique, transparaît le voisinage du documentaire et de la fiction, la mise en scène de Hue restant obstinément affaire de captation de la langue, des corps et visages uniques des Yéniches du Nord, communauté de gens du voyage moins en vue que celle des Tziganes. Proche de ses acteurs depuis dix-huit ans, suite à sa rencontre avec la communauté en raison des origines de sa propre mère, le cinéaste, comme dans le précédent film, ne fait pas mine de découvrir leurs mode de vie et rituels. Leur rapport à la religion, la défiance permanente des hommes, leurs idées sur le monde des gadjos (les non gitans), il en a assez connaissance, à l'heure de les filmer, pour se garder de toute approche distanciée ou exotique.

Avec Mange tes morts, Jean-Charles Hue décide alors de passer, littéralement, à la vitesse supérieure, rattachant cette proximité « documentaire » avec ses acteurs à un souci plus fort de cinéma. Le genre (polar, western, film noir), personne ne l'a peut-être jusqu'ici envisagé, ne concerne pas moins ce monde-là qu'un autre. Raison pour laquelle le film foncera tête baissée, avec un louable premier degré, aussi loin que pourra le mener son postulat très classique. Fred (Dorkel) revient après des années de prison. A son retour, l'accueil de la famille et des autres membres de la communauté est aussi chaleureux qu'embarrassé. D'évidence, quelque chose n'est pas réglé. Des comptes restent à solder. L'ombre d'un père au destin funeste plane au-dessus des têtes pourtant frappées par le soleil. Comme dans tout film de genre digne de ce nom, l'action promise sera portée par le poids de la mémoire.

Dans la proche famille de Fred, une mère bien sûr, mais surtout trois hommes aux gabarits distincts. Le plus costaud est Moïse (Dorkel), cousin blond au phrasé obtus, qui malgré le respect qu'il lui porte confiera ne s'aventurer avec lui dans sa folle escapade que pour garantir la sécurité d'un autre. Cet autre, c'est Jason (François), tout juste dix-huit ans, petit frère encore un peu tendre (accessoirement adopté) pour qui le retour de l'aîné est aussi l'occasion d'en savoir plus de l'histoire qui les lie, des raisons de son arrestation à leurs conditions de vie de l'époque, en passant, toujours, par la place du père. Place que Mickaël (Dauber), cadet de Fred

et troisième frère donc, aura tenu tant bien que mal jusqu'ici, d'où sans doute son enthousiasme modéré face à ce retour. Sont ainsi réunis tous les ingrédients d'un film d'hommes, où bonhomie et rivalité sourde donneront le ton toujours variable, idéalement incertain de l'aventure.

Après récupération de la voiture avec laquelle il fit jadis les quatre cent coups, Fred entraîne bientôt les gars dans une nuit de folie, moyen pour lui de jouir vraiment de sa liberté retrouvée et de reprendre la place qu'il estime être la sienne, quoi que son absence et le temps aient pu laissé croire aux autres. Pour lui, l'aventure ne continue pas, mais reprend là où elle s'était interrompue. C'est alors le moment de dire à quel point, dans ce rôle du grand frère revanchard, Frédéric Dorkel s'impose, plus encore que dans La BM, comme une pure présence, un corps idéal de cinéma, surtout dans pareil contexte de tragédie filiale. Car si l'on peut légitimement se permettre de penser, et même dire, qu'au regard des critères classiques du métier les acteurs de Jean-Charles Hue jouent assez mal, il est difficile de nier que celui-ci sait tirer d'eux le meilleur de ce qu'ils sont pour matérialiser leur personnage, et par conséquent leur situation.

Il n'est alors plus question de justesse, à mesure que Fred et ses frères s'enfoncent dans la nuit de ce qui ressemble bien à un dernier voyage, mais d'évidence. Tous sont là, entièrement et sûrement, sous nos yeux captivés et la caméra amie d'un filmeur les regardant comme personne (qui d'autre aujourd'hui les regarde d'ailleurs, ces gens ?). Une ambition au fond : ouvrir à cette communauté qu'il connaît comme aucun autre cinéaste français de nouvelles perspectives d'existence. Soit celles d'un cinéma d'action et de furie, par moment d'un road movie nocturne et suspendu à la Michael Mann. Jean-Charles Hue impose ici avec force non seulement sa méthode sans rivale mais aussi des figures auxquelles seuls un Jacques Rozier ou un Jean-François Stévenin cinéaste, hélas disparus des radars, sauraient donner vie. Sauf à dériver outre-Atlantique, du côté d'un Monte Hellman fraîchement ressuscité (Road to nowhere, 2010). Nous avons peut-être, enfin, notre nouveau Macadam à deux voies.

Viguen Shirvanian
19 mai 2014

En 2011, sortait La BM du Seigneur de Jean-Charles Hue, qui explorait le quotidien d'une communauté de Yéniches installés à Beauvais. Ce film étonnant abolissait les limites entre fiction et documentaire pour raconter les conflits familiaux dans la famille Dorkel, et en particulier l'éveil religieux et spirituel de Fred, voleur animé d'un caractère explosif, qui décide de se ranger du bon côté et de s'amender suite à sa rencontre avec un ange. Entre l'hyperréalisme et une touche discrète d'onirisme, Jean-Charles Hue témoignait d'un formidable sens de l'observation, sans aucun doute grâce à son expérience avec cette communauté qu'il connaît et filme depuis 2003, ayant pris le temps de se faire accepter comme l'un des leurs (le fait que sa mère porte le même nom que les Dorkel l'a beaucoup aidé, semble-t-il).

Sans doute conscient de leur fascinante photogénie, l'envie de créer une pure fiction autour des Dorkel s'est finalement imposée comme une évidence : ils ont tous de vraies gueules de cinéma, et on ne dira jamais assez à quel point Fred Dorkel a une présence et un charisme exceptionnel. Mange tes Morts (qui est l'insulte suprême chez les gitans) se présente cette fois-ci comme un film de genre, scénarisé à 100%, à mi-chemin entre le western et le film noir, sans rien renier de la vérité documentaire de ses personnages. Pas vraiment une suite donc, plutôt un prolongement dans l'univers fascinant de ces gens du voyage.

Le film débute par la présentation de Jason Dorkel, 18 ans, en pleine virée à moto avec son cousin Moïse. Il s'apprête à célébrer son baptême chrétien tandis que son frère Fred revient de prison. Il ne faudra pas longtemps pour que celui-ci l'embarque dans une grosse galère avec son autre frère Michael. Les quatre yéniches se retrouvent ensemble à la recherche d'une cargaison de cuivre chez les « gadjos », mais évidemment, cette chevauchée nocturne en bagnole ne va pas se dérouler comme prévu.

Comme dans le film précédent, la religion semble être la bouée de sauvetage ultime pour ses personnages, toujours aussi facilement tentés par la délinquance, et donc obligés de se protéger intérieurement pour ne pas y sombrer. On retrouve cette même obsession pour ce choix radical entre le bon et le mauvais chemin, plus précisément entre une vie de chrétien et une vie de chouraveur (voleur). C'est pourquoi les cérémonies évangélistes prennent autant d'importance dans cette communauté. Pour Jason, le baptême est encore le seul vrai rempart.

Ces grandes préoccupations morales ne sont pas sans rappeler les questionnements récurrents issus d'un certain cinéma américain, en particulier le western crépusculaire (on pense parfois à Peckinpah ou au John Ford de L'Homme qui tua Liberty Valance). Assumant parfaitement cette filiation (alors que La BM du Seigneur lorgnait plutôt du côté de Jean Rouch), Jean-Charles Hue s'autorise même certains plans iconiques, comme la découverte d'une voiture d'époque dans une cave. De même, le langage utilisé par ces yéniches, avec leurs drôles d'expressions (« tchor » pour voler ou les « chmidts » pour la police), pourrait lointainement évoquer l'argot utilisé par les gangsters des films français des années 50-60, tels Touchez pas au Grisbi.

Et c'est ainsi que le film de genre français semble enfin renaître sous nos yeux, assez prodigieusement, plutôt que d'imiter bêtement et sans saveur les ficelles usées du cinéma hollywoodien. Jean-Charles Hue l'a compris: pour réussir un vrai film de genre, il faut avant tout puiser au cœur de sa propre mythologie, déjà en germe dans le monde voyageur.

ACCRÉDS
L'actualité des festivals de cinéma

Erwan Desbois
20 mai 2014

Mange tes morts, le cinéma de genre bien vivant

Après Les apaches l'an dernier, la Quinzaine des Réalisateurs poursuit son travail d'exposition de la compatibilité fructueuse entre naturalisme à la française et cinéma de genre à l'américaine. Dans Mange tes morts à nouveau le premier parent apporte la matière à traiter, et le second la manière de procéder. Ainsi le rejeton hérite de l'ensemble de leurs qualités.

L'un des fondements de l'attrait exercé par le cinéma de genre (sous toutes ses formes : polar, horreur, western, fantastique…) est qu'il nous projette par la force de la fiction dans un monde différent, voire extraordinaire. Mais s'il y parvient, c'est par contraste avec notre propre monde ordinaire, normal – ou plutôt faudrait-il dire normé. Il est dès lors possible de produire le même effet tout en restant dans le réel, mais un autre réel : celui que l'on trouve en allant poser sa caméra au sein d'une communauté vivant en marge de ces normes qui nous régissent. C'est le cas des gens du voyage, que le réalisateur Jean-Charles Hue a pris l'habitude de côtoyer. Son film précédent, La BM du Seigneur, prenait déjà place dans leur univers, où le chamboulement est garanti pour nous autres gadjos. Ce qui donne sa valeur au travail de Hue est qu'il rejette la réduction dédaigneuse de ce dépaysement en folklore, et en fait bien au contraire une porte d'entrée vers un espace alternatif, où les références de genre en tous genres abondent.
Cette atmosphère chimérique enveloppe naturellement la première partie de Mange tes morts.

Sans jamais forcer ou paraître hors sujet, Hue circule de référence en référence parmi la culture des séries B américaines, comme on picore à un buffet copieux et succulent. Il se fond dans un décor de True detective – le prêcheur évangéliste itinérant, son chapiteau et ses fidèles – puis fait apparaître une Batmobile (le bolide tapi au fin fond d'une cave, qui se réveille au retour de son propriétaire), suit des runs nocturnes façon Fast and furious avant d'embrasser la longue mythologie hollywoodienne du « dernier gros coup avant la quille », qui a fait le bonheur des films noirs. À partir du moment où il privilégie cette voie de manière exclusive par rapport à toutes les autres, Mange tes morts voit se dissiper une petite part du grand ravissement qu'il produisait depuis son commencement. Il troque l'excitation de ne pas savoir où on va contre l'ancrage sur des rails classiques. On comprend alors très (trop) bien tout ce qui va suivre, jusqu'au bout de cette tragédie criminelle dans laquelle les personnages se jettent sans filet.

DE SES SCÈNES EFFICACES, BIEN MENÉES, ESTHÉTIQUEMENT FORTES, MANGE TES MORTS TIRE UNE ÉNERGIE DE CINÉMA QUI L'ÉLECTRISE

Pour autant cela ne veut pas dire que la tragédie en question perd de sa force. Parmi les preuves du contraire, il y a la symbolique du t-shirt blanc de Jason, le jeune héros ; vêtement qu'il est censé garder immaculé pour le porter le lendemain à son baptême chrétien mais qui se

retrouve de plus en plus encrassé – jusqu'à ce qu'y gicle du sang, évidemment – à mesure que l'équipée nocturne menée par son grand frère Fred progresse et empire. Fred est un démon apparu pour tenter Jason la dernière nuit précédant son baptême, et qui repartira au petit matin : là s'exprime la part de mystique et de mythe du film, indissociable du groupe humain auquel il se lie. Hue réussit de très belle manière à faire coexister ces croyances prises au sérieux (voir les signes maléfiques, aux yeux des braqueurs gitans, qui se multiplient dans la voiture d'un médecin) et la dynamique plus terre-à-terre du film noir. Celle-ci fait briller les séquences où le drame se matérialise, le casse à la casse, puis la fuite au-devant des gendarmes. De ces scènes efficaces, bien menées, esthétiquement fortes, Mange tes morts tire une énergie de cinéma qui l'électrise au meilleur moment, dans la dernière ligne droite avant l'accomplissement de la destinée de ses personnages.

Wasl.

21 mai 2014

Mange tes morts de Jean-Charles Hue

« Bienvenue chez les Dorkel ». Jean-Charles Hue nous la joue La BM du Seigneur - volume 2 et repart en immersion chez les gens du voyage. Une plongée dans un monde à part, avec une langue quasi étrangère – on s'est laissé à regarder à plusieurs reprises les sous-titres anglais pendant la projection à la Quinzaine des Réalisateurs tant les expressions, les accents et les intonations sont fortes; on se demande même si le distributeur français ne se devra pas de proposer des sous-titres français à sa sortie en salles – vers une folle virée vers la mort. Le film est porté par Frédéric Dorkel, puissant parmi les puissants déjà imposant dans La BM du Seigneur et qui confirme ici que certains producteurs seraient bien inspirés de l'engager sur d'autres projets et ne pas l'enfermer dans cet univers très marqué. Ultra-référencé, à la fois social à l'anglaise, scorsesien, ou de la famille d'un Bruno Dumont, Jean-Charles Hue semble s'autoriser davantage de liberté malgré tout et relève le défi de cette chronique sociale, violente et empreinte d'une liberté folle.

«Les Malheurs de selfie», Gérard Lefort et Bruno Icher, 20 mai 2014.

Pour fêter le succès de la projection de l'après-midi à la Quinzaine, l'équipe de Mange tes mortsorganise un barbecue dans sa villa. Euh, mais y'a quoi au menu ? Soulagement : merguez et saucisses… Le doux mélange bruine et fumée odorante ne calme ni les appétits ni les ardeurs festives, surtout quand débarque, plus gitan qu'un Yéniche, Abel Ferrara en personne, flanqué de sa fidèle bouteille de San Pellegrino. Pour se mettre dans l'ambiance, il a joué un petit air d'harmonica. Comme une patate, mais bon esprit.

«Le bilan subjectif des rédacteurs de "Télérama"», bilan de Jérémie Couston, 22 mai 2014.

Une image, une réplique, une chanson qui vous reste ?
Une image : les gitans de Mange tes morts, posant pour notre photographe Jérôme Bonnet devant leur limousine rose bonbon lors de notre visite à leur villa.

«A la Quinzaine des réalisateurs, regards sur un monde hérissé de violence», Jacques Mandelbaum, 24 mai 2014.

Au crédit d'Edouard Waintrop, le délégué général, qui pilotait jovialement sa troisième édition, il faut en tout cas porter les incontestables réussites de cette édition (...) une requalification documentée et fulgurante du film de genre avec Mange tes morts, de Jean-Charles Hue.

«La tentation du vrai», Bruno Icher, 25 mai 2014.

Sur un principe comparable [à celui de Party Girl], Mange tes morts (Quinzaine) de Jean-Charles Hue, qui relate un fait divers rocambolesque de sa famille yéniche d'adoption, dont certains membres sont des personnages du film, prend de l'ampleur en adoptant et malaxant les codes du western et du film noir.